

La Caricature



ANNÉE 1880

PARIS

AU BUREAU DU JOURNAL, à la LIBRAIRIE ILLUSTRÉE, 7, rue du Croissant, 7.

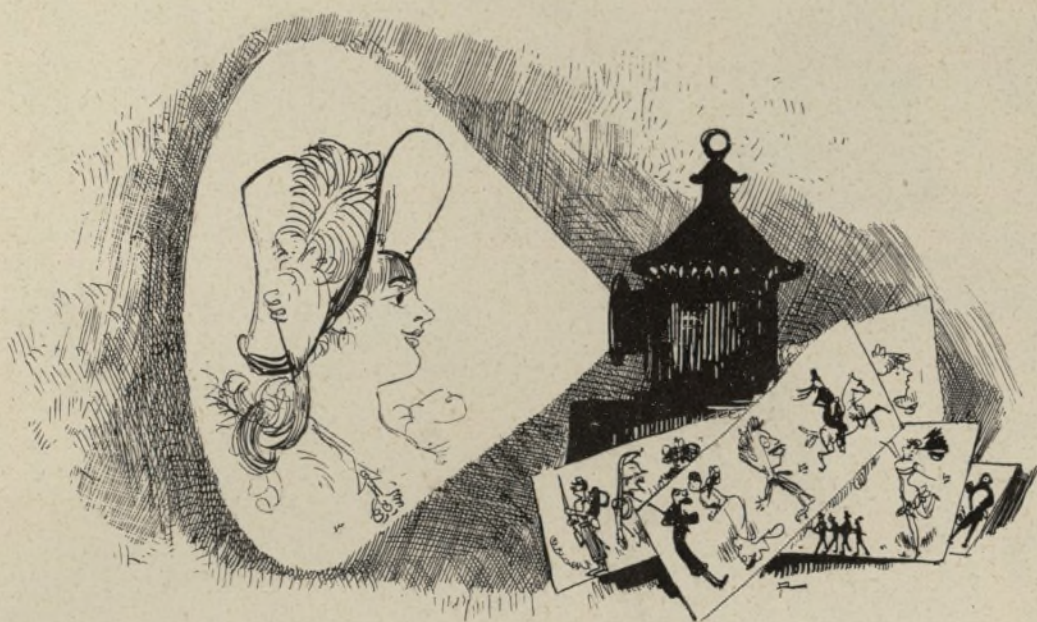
Ayuntamiento de Madrid

STITUTIO S.I.

STITUTIO S.I.

STITUTIO S.I.

STITUTIO S.I.



La Caricature

ANNÉE 1880



SCEAUX. — IMPRIMERIE CHARAIRE ET FILS.

Las Cortes

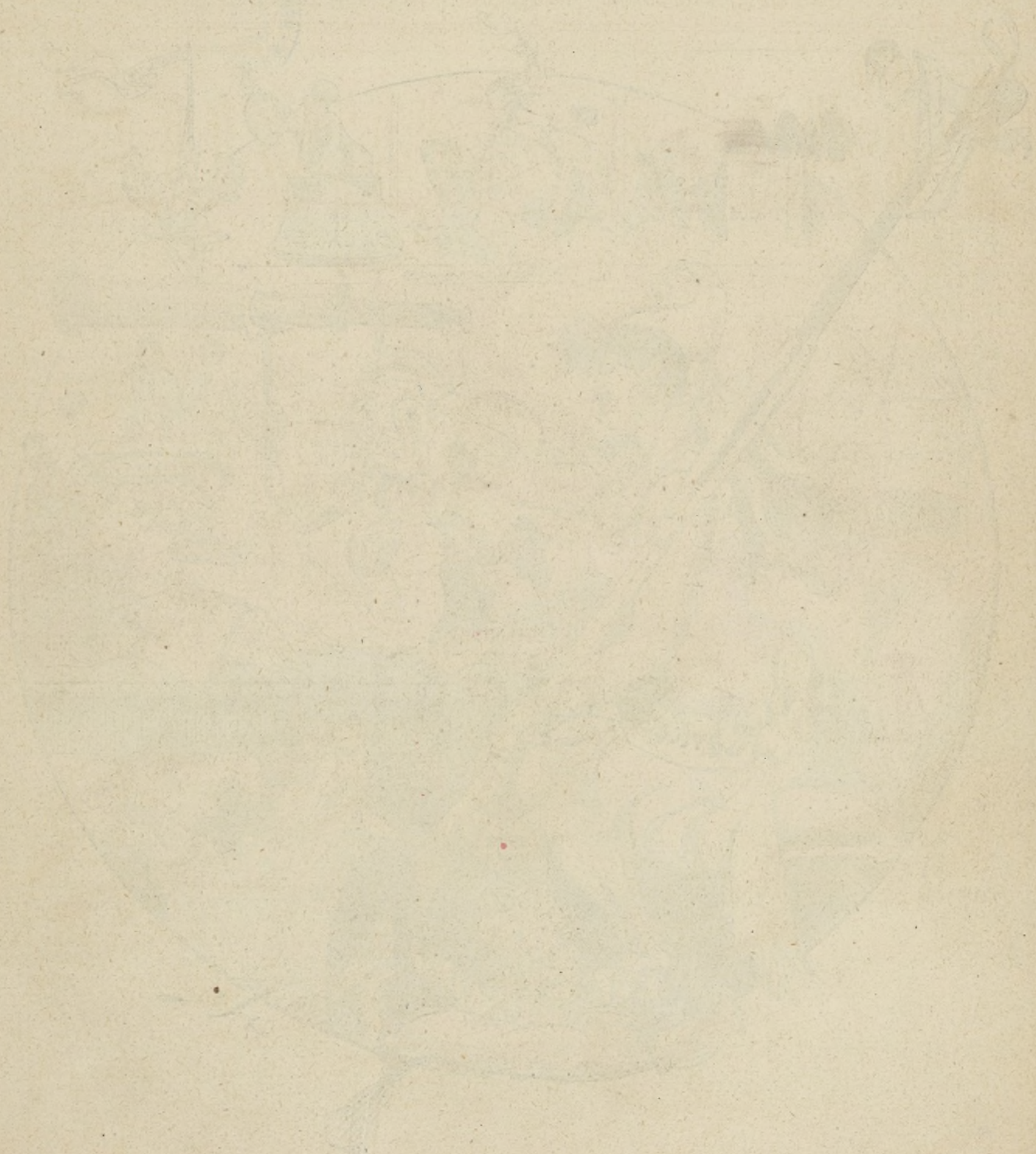
ANNEE 1880

[illegible]

PARIS

Ayuntamiento de Madrid

LA GAZETTE



ANNÉE 1880

PARIS

AT THE OFFICE OF THE DIRECTOR OF THE BUREAU OF THE CITY OF MADRID

A. ROBIDA
RÉDACTEUR EN CHEF

La Caricature

PUBLICATION
DE LA
LIBRAIRIE ILLUSTRÉE

Abonnements d'un an, Paris : 16 francs. — Départements : 18 francs. — Union postale : 20 francs. — Bureaux, 7, rue du Croissant.



Connaissez-vous la Société des photo-phonographes pour romanciers naturalistes ? C'est une société très anonyme qui se charge de déposer secrètement des photo-phonographes chez les particuliers : ces instruments indiscrets recueillent tout ce qui se dit, photographient tout ce qui se fait et le reportent aux romanciers naturalistes. Dans une soirée chez M. Émile Zola, le MAÎTRE a daigné faire fonctionner devant nous ses phonographes de 1879. La manivelle était tournée par les mains de la célèbre NANA, dont nous sommes heureux de donner, les premiers, le portrait ressemblant.

Attention ! les phonographes de M. Zola vont parler.

NANA - REVUE

En 12 phonographes

Le salon de Zola à Médan. — Ameublement naturaliste. — Nombreuse réunion : M. et M^{me} Chamouneau, Collinet, etc., bourgeois de Médan, Liline, Filapatte, rosière naturaliste, Nana, Coupeau, Lantier, Mes-bottes, Bibi-la-Grillade, puis Zola.

COUPEAU. — L'aimable sociabilité est au complet. Chouette alors!.. rigolade sur toute la ligne... Voici le programme! Demandez le programme!.. D'abord, grrrande revue des événements de l'année, par Zola un bon zigue, le plus grand homme de France et de Nanarre... et, pour terminer, couronnement d'une rosière naturaliste!..

Allons, Zola, vas-y, ma vieille; jabote-nous quéque chose de rupin.

NANA (intervenant). — Laissez le maître tranquille. Vous croyez qu'il va vous raconter comme ça les événements de l'année? Mais il n'en sait pas plus long que vous. (Désappointement général.)

CHAMOUNEAU. — C'est un comble! Je me disais aussi: Ce Zola c'est un malin; comment diable fait-il pour savoir ce qui se passe à Paris tout en restant à Médan?

COLLINET. — Il faut avoir bien de l'imagination pour être naturaliste.

NANA. — Mesdames et messieurs, consolez-vous; Zola ne sait pas ce qui s'est passé, mais il va vous le raconter tout de même!.. (Ahurissement général.) Pour une fois et en faveur de Médan, sa bonne ville naturaliste, le maître m'a autorisé à dévoiler son truc (Nana fait un signe, et on pose sur le guéridon un instrument de forme bizarre.) Ceci, mesdames et messieurs, est un phonographe, mais un phonographe perfectionné par M. Zola: c'est le photo-phonographe. Il ne se contente pas de retenir tout ce qu'on dit devant lui, il photographie, en outre, la scène dans ses moindres détails. Quand le maître veut étudier un intérieur, il se rend incognito à Paris, va placer l'instrument dans le bon endroit et revient tranquillement à Médan; c'est le phonographe qui se charge d'observer... Attention!..

CHAMOUNEAU. — C'est un comble!.. A propos, savez-vous quel est, pour une femme, le comble de l'art du tourneur? (Tout le monde s'écarte avec effroi.) C'est de tourner les têtes.

Et le comble de la cruauté pour un général? (Grognements dans l'assistance.) C'est de faire battre la générale.

Encore un. Quel est le comble de la précaution pendant la chaleur?

BIBI-LA-GRILLADE. — Malheur! qu'on s'assesse dessus alors!..

MES BOTTES. — Tais ta claquette, ma vieille!

CHAMOUNEAU. — (trionphant) C'est d'éventer un complot.

Tous (avec effroi). — Mais qu'est-ce qu'il a donc, qu'est-ce qu'il a!..

NANA (avec pitié). — Pauvre homme, il est pincé! (A Chamouneau.) Il faut soigner ça, mon ami. (A l'assistance.) C'est l'épidémie du jour. Paris en a été infesté, puis ça a envahi la province. L'étranger commence à s'inquiéter. On a établi partout des quarantaines. Malgré ça on signale plusieurs cas de com-

ble dans l'Asie Mineure; et dernièrement un Arabe, en traversant le désert, a été atteint par le fléau. — (A Chamouneau) La crise est passée, n'est-ce pas, mon vieux... je commence.

I^{er} PHONOGRAPHE

On aperçoit une rue de Paris. Devant une maison, une queue de cinq à six cents personnes. On crie, on se bouscule, on se dispute, on échange des injures. Tous les regards sont fixés sur une petite porte sur laquelle on voit une pancarte portant en gros caractères :

BANQUE NATURALISTE

DIRECTEUR : MACHINFILÉ

ON DEMANDE SOIXANTE-QUINZE MILLIONS

(Pas de références.)

Un bruit lugubre circule : la banque Machinfilé ne peut plus délivrer que dix actions, toutes les autres ont été enlevées la veille par d'heureux spéculateurs. On murmure.

PREMIER SOUSCRIPTEUR, (se précipitant au guichet). — A moi! à moi, les dix actions!..

DEUXIÈME SOUSCRIPTEUR, (se précipitant à son tour). — Vous ne passerez pas, c'est à moi!.. vous avez pris ma place.

PREMIER SOUSCRIPTEUR. — Ce n'est pas vrai!

DEUXIÈME SOUSCRIPTEUR. — Vous mentez!

PREMIER SOUSCRIPTEUR. — Insolent!

Bruit de gifles. Ils entrent tous les deux à la fois, en laissant chacun à la porte un morceau de leur redingote. Le défilé continue lentement. A six heures du soir, la Banque naturaliste de Machinfilé a trouvé le moyen de vendre ses dix dernières actions à chacun des cinq à six cents souscripteurs, qui se retirent radieux en chantant sur l'air de Tout à la joie :

Nous les tenons,
Les dix actions,
Bon, bon, bon!

CHAMOUNEAU, (transporté). — Merveilleux, c'est merveilleux!.. Quelle belle chose que la spéculation; et comme je regrette de n'avoir pas été informé de cette fameuse émission!.. J'ai manqué ma fortune, m'ame Chamouneau.

COLLINET. — Ça dépend, ça dépend voisin. Tenez, moi, un jour j'ai pris des titres de la grande Société industrielle Fich-lez-dedans. Le Directeur était un malin qui roulait de gros yeux en criant comme ça : Il y a une fortune à faire!.. En effet, il y avait une fortune à faire... pour lui. — Il a emporté le magot. Que voulez-vous? on m'avait volé comme au coin d'un bois; ce n'était pas une banque, c'était une bande.

NANA. — Oui, il y en a beaucoup qui ont une manière à eux d'arranger le proverbe : « Un rien vaut mieux que deux tu l'auras. »

CHAMOUNEAU. — Vous aurez beau dire, la Bourse, voilà le vrai moyen de faire fortune.

NANA. — Attendez un peu la liquidation! justement la voici.

II^e PHONOGRAPHE

La scène représente la Bourse du côté de la rue Vivienne. Cris, hurlements, coups de revolver.

Des groupes nombreux stationnent sur les marches; ça et là des boursiers se font sauter la cervelle. De chaque côté du Palais, à toutes les branches des arbres, on aperçoit un couliissier pendu.

UN BOURSIER. — Ruiné!.. Où est-il, le grédin; il a tout emporté!

UN COULISSIER. — Oui, tout est sauvé, fors l'honneur.

LE BOURSIER. — Malédiction!

Le couliissier s'éloigne et parcourt les groupes en disant d'une voix lamentable :

Frères, il faut liquider.

UN SPÉCULATEUR (apprenant la nouvelle). — Je me trouve mal (il s'évanouit, on l'emporte).

UN RAMASSEUR DE BOUTS DE CIGARES. — En v'là un qui se fait porter, mais qui ne pourra pas se faire reporter.

NANA. — Eh! bien, êtes-vous satisfait, Chamouneau?

CHAMOUNEAU (épouvanté). — C'est ça qu'on appelle le mouvement des affaires. Il est vrai qu'à la Bourse il y a des hauts et des bas. (Designant les pendus.) — Voilà de pauvres diables qui me semblent sérieusement à la hausse.

COLLINET. — Dans tout ça, je ne vois pas Philippart. Sait-on enfin où il est?

NANA. — On dit qu'il s'est engagé dans une troupe italienne, et que, pour mieux se cacher, il a italianisé son nom; ce n'est plus Philippart..., maintenant c'est Philipparti.

CHAMOUNEAU (effaré). — Hein! M'ame Chamouneau, dire que si j'avais spéculé, moi aussi... (montrant les pendus) je serais peut-être comme ça à l'heure qu'il est!

M^{me} CHAMOUNEAU (avec une joie mal contenue). — Je serais veuve!..

NANA. — Veuve!.. A quoi bon se réjouir de la disparition de cet infortuné Chamouneau, puisque bientôt vous n'aurez plus besoin d'être veuve pour vous remarier.

M^{me} CHAMOUNEAU (avec explosion). — Vraiment!

CHAMOUNEAU (joyeux). — On va établir la polygamie.

NANA. — Non..., pas tout à fait, — polisson! On pourra épouser plusieurs femmes, mais les unes après les autres. Nous allons avoir le divorce!.. Oh! le maître a aussi des documents là-dessus.

III^e PHONOGRAPHE

Le boulevard à onze heures du soir. Passe un homme de petite taille couvert d'un manteau couleur de muraille, un chapeau à larges bords rabattu sur les yeux. Il murmure des paroles sans suite parmi lesquelles on distingue :

— Le divorce!.. Oui, je ferai leur bonheur malgré eux... Union appelle désunion; mariage appelle divorce..., silence, mystère!..

Passent deux amoureux entrelacés.

LA JEUNE FILLE. — A quand la noce?

LE JEUNE HOMME. — Dans huit jours, mignonne. (Ils s'éloignent.)

L'HOMME AU MANTEAU. — La noce!.. les malheureux! Arrêtez! (Il s'élançait après eux. — Se ravisant.) Ils sont déjà loin. Heureusement que je veille... Le mariage est un précipice au bord duquel on n'a pas encore mis de garde-fou. Eh! bien, j'apporterai une corde de sauvetage. Peut-être vaudrait-il mieux supprimer le précipice... L'union libre!.. mais je crois que nous avons déjà ça.

Passe une dame voilée, elle accoste l'homme au manteau.

LA DAME. — Sauve-moi! sauve-moi!...

L'HOMME AU MANTEAU. — Que me veux-tu?

LA DAME. — Mon mari m'ennuie.

L'HOMME AU MANTEAU. — Console-toi, pauvre éplorée, bientôt tu auras le divorce. Dis-moi!... Ton mari te trompe, n'est-ce pas?

LA DAME. — Hélas non! pas moyen... Alors, mon parti est pris, ce sera moi qui le tromperai, et j'ai compté sur toi!

L'HOMME AU MANTEAU (*reculant d'un pas*). — Sais-tu qui je suis?... Tu as devant toi l'apôtre du divorce.

LA DAME. — Je le sais... Toutes les femmes opprimées comptent sur toi. Tu as trouvé le divorce, c'est bien; maintenant il faut nous aider à le faire prononcer. Tu dois ça aux femmes, Alfred!

L'homme s'enfuit épouvanté en laissant son manteau entre les mains de la dame voilée.

LANTIER. — En v'là un de serin! Faut toujours rendre service au sexe... à charge de revanche.

M^{me} CHAMOUNEAU. — Vive le divorce!.. Il est heureux qu'on se décide à faire quelque chose pour les pauvres femmes opprimées.

NANA. — Les femmes commencent à avoir le dessus partout. Elles envahissent maintenant les impériales d'omnibus... On ne sait pas où ça s'arrêtera. Depuis ce jour, les hommes sont naturellement descendus à l'intérieur; c'est charmant pour ces messieurs. Et pour le conducteur donc!.. On l'envie le conducteur... être conducteur d'omnibus aujourd'hui... un rêve! Et cela donne lieu à des scènes...!

IV. PHONOGRAPHE

L'impériale d'un omnibus sur la ligne des grands boulevards.

Une femme charmante appelle le conducteur.

LA DAME. — Une correspondance, s'il vous plaît?

LE CONDUCTEUR. — Voici, adorable voyageuse. (*Il lui glisse un billet doux.*)

LA DAME. — Merci! (*Elle rougit et serre le billet dans sa poche*). Arrêtez, conducteur, je veux descendre.

Sur un signal, l'omnibus ralentit sa course et la jeune femme descend, soutenue par le galant conducteur.

LE CONDUCTEUR. — Ne craignez rien, belle dame, appuyez-vous sur moi... ciel, l'adorable jambe!... là, nous y voici...

L'omnibus s'arrête, puis repart vivement.

LA DAME. — Eh bien, que faites-vous donc?... vous descendez et votre omnibus s'en va?

LE CONDUCTEUR. — Qu'il aille au diable!... ce n'est plus mon omnibus, j'en ai un autre (*Exalté*). Madame, il faut que je vous dise... depuis un mois que vous prenez Madeleine-Bastille avec correspondance, je vous ai vue chaque jour; avec quelle grâce vous gravissiez l'escalier!... et moi je détaillais vos charmes... c'en est fait, je vous adore.

LA DAME. — Taisez-vous et partez, je l'ordonne... voyez, en vous appelle là-bas.

Dans le lointain on aperçoit, sur la plateforme de l'omnibus, des gens qui veulent descendre et qui font des gestes désespérés. Une grosse dame a une attaque d'apoplexie.

LA DAME. — Mais courez donc!

LE CONDUCTEUR. — Jamais de la vie!... ne me parlez pas de mon omnibus. Je ne veux plus avoir rien de commun avec ce véhicule bizarre... les omnibus ne font pas le bonheur, ils n'y contribuent même pas... Je vais tout vous avouer... Je me suis mis conducteur... par amour, par amour pour vous, madame; j'ai cinquante mille livres de rente et je suis à vos pieds.

LA DAME (*très-émue*). — Relevez-vous, monsieur, et laissez-moi partir... Je ne suis pas encore arrivée...

LE CONDUCTEUR. — C'est juste, vous avez droit à la correspondance. (*Il hèle un fiacre et ils partent tous les deux.*)

NANA. — Je propose une réforme: nul ne pourrait être conducteur, s'il n'a trente ans de service, soixante ans d'âge et quelques infirmités dûment constatées; on choisirait de préférence des invalides. Quant aux voyageurs, ils recevraient une paire de lunettes vertes avec leur correspondance.

CHAMOUNEAU (*abasourdi*). — Les femmes révolutionnent tout.

NANA. — Et on en verra bien d'autres! Aujourd'hui la femme s'émancipe. Nous avons des pharmaciens qui appartiennent au beau sexe, nous aurons bientôt des femmes...

COLLINET. — Médecines!

CHAMOUNEAU. — Je m'engage à les prendre.

NANA. — Que dites-vous de ces médecins-là?

COLLINET (*galant*). — Leurs yeux feront encore plus de victimes que leurs remèdes.

CHAMOUNEAU. — Quels jolis petits docteurs à appeler... quand on ne serait pas malade!

NANA. — Enfin, les femmes sont sur le point d'envahir le gouvernement et de mettre les hommes à la porte. Plusieurs ont déjà levé l'étendard de la révolte.

CHAMOUNEAU. — Ah! ah! ah! je voudrais bien voir ça... une Chambre de députés en jupon, ce serait drôle.

NANA. — Soyez satisfait.

V. PHONOGRAPHE

La salle du Palais-Bourbon. M^{me} la présidente occupe le fauteuil de la présidence. MM. les ministres sont à leurs bancs. La chambre est divisée en deux camps: les blondes et les brunes; les chignons châtain, nuance indécise, figurent le centre gauche. Un grand nombre de députés ont leur bébé sur les bras.

M^{me} LA PRÉSIDENTE. — La séance est ouverte. Nous allons commencer tout de suite l'importante discussion sur le Biberon régénérateur.

Une blonde s'élance à la tribune; grognements parmi les brunes.

L'ORATEUR. — On murmure déjà, et on ne sait pas ce que je veux dire.

A GAUCHE. — A la porte l'orateur!...

A DROITE. — A la porte les interrupteurs!...

M^{me} la présidente fait résonner la crécelle de son bébé; le silence se rétablit comme par enchantement.

L'ORATEUR. — Je viens ici, mesdames, traiter la grande question sociale qui nous occupe, la question du Biberon. Jusqu'ici, on avait employé des moyens regrettables pour l'allaitement des enfants. On le comprend, dans leur nouvelle situation, les femmes

ne peuvent plus offrir aux mioches le biberon que leur a fourni la nature.

(*Vagissements sur un grand nombre de bancs.*)

A DROITE. — C'est vrai.

L'ORATEUR. — Mesdames... (*S'interrompant et s'adressant à une de ses collègues.*) Hé! dites donc, là-bas; faites attention à mon gosse, Qué petit crapaud!... pas moyen de monter un instant à la tribune!... (*Poursuivant.*) Du reste, l'allaitement obligatoire est une monstrueuse tyrannie inventée jadis par l'homme: le biberon seul est dans la nature.

UNE BRUNE. — Voilà ce qui peut s'appeler prêcher contre son saint.

UNE AUTRE. — C'est de la folie!

M^{me} LA PRÉSIDENTE. — Le mot folie n'est pas parlementaire, retirez-le.

L'INTERRUPTEUR. — Je retire le mot folie, et je le remplace par le mot imbécillité.

M^{me} LA PRÉSIDENTE. — C'est parfait.

L'ORATEUR. — Mesdames, je méprise les insultes!...

UNE BRUNE (*de son banc*). — On vous renvoie votre mépris!...

L'ORATEUR. — Taisez-vous, renégate!... fausse brune!...

L'INTERRUPTEUR. — Moi, fausse brune!...

L'ORATEUR. — Oui, vous avez changé de chignon!... (*A l'assemblée.*) C'est une blonde qui se teint!

Cris, bousculades. Blondes et brunes se précipitent dans l'hémicycle, les chignons volent de tous côtés. On échange des apostrophes naturalistes. Les enfants vagissent. Brouhaha indescriptible. M^{me} la présidente casse sa crécelle. Enfin la bataille cesse, le calme se rétablit.

M^{me} LA PRÉSIDENTE. — La séance est levée. Mesdames, vous trouverez des chignons de rechange au vestiaire.

M^{me} CHAMOUNEAU (*enthousiasmée*). — C'est admirable! Il faut toutes nous coaliser. La prochaine fois que j'irai à Paris, je ferai une conférence sur l'émancipation des femmes.

CHAMOUNEAU. — Allons bon! ma femme qui veut faire des conférences à présent!... Elle est complète. Si ce n'est pas là un cas de divorce!...

NANA. — Des conférences, merci! il n'en manque pas... voulez-vous en entendre une?

Tous (*avec effroi*). — Non! non! jamais! (*Ils font mine de s'enfuir.*)

NANA. — La conférence est entrée dans nos mœurs; partout on confère plus ou moins, c'est un bavardage continu. Nous sommes dans un siècle où tout le monde parle; il est vrai que personne n'écoute, ça fait compensation.

Les acteurs se mêlent à présent de faire des conférences. Coquelin déserte le Théâtre-Français pour la salle du boulevard des Capucines. Coquelin a un tic, il ne veut pas être décoré... non, c'est plus fort que lui.

VI. PHONOGRAPHE

COQUELIN, un apothicaire tenant un immense ruban

L'APOTHIKAIRE. — Monsieur, voici un petit ruban, un petit ruban qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît, s'il vous plaît.

COQUELIN. — Comment? Je n'ai que faire de cela.

L'APOTHIKAIRE. — Il est pour vous, monsieur, il est pour vous.

COQUELIN. — Ah! que de bruit!

L'APOTHIKAIRE. — Prenez-le, monsieur, prenez-le; il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

NOTRE PROGRAMME

Dédaignant les voies de l'antique routine, *la Caricature* n'a pas voulu placer en tête de ses colonnes le PROGRAMME que tout journal naissant débite à ses lecteurs. CEPENDANT nous n'avons point pour cela renoncé à parler au PEUPLE, et, du haut de cette TRIBUNE, nous allons dévoiler nos INTENTIONS CRIMINELLES!

La Caricature sera :



Nos rédacteurs politiques, choisis avec soin dans les deux Chambres, ont dû être transportés à l'infirmerie du journal après une première réunion un peu chaude; mais dès qu'ils seront à peu près rétablis, ils seront convoqués pour une seconde séance.

Les hommes et les choses du jour seront traités avec la plus grande douceur.

Un ancien diplomate, enfermé dans notre cave et recevant chaque jour quinze douches glacées sur la tête, est chargé de cette partie.

Nous donnerons des consultations. Un rédacteur spécial tirera la bonne aventure aux dames, et dira aux demoiselles abandonnées le petit nom de leur futur.

Des rapports secrets avec l'Observatoire nous permettront d'avertir nos lecteurs vingt-cinq ans à l'avance des moindres changements de température.

12 académiciens, se relayant jour et nuit six par six, travailleront pour nous jusqu'à extinction.



Des rédacteurs fortement constitués parcourent les deux mondes, à la recherche de la moindre actualité.

Des dessinateurs nombreux et barbus taillent leurs crayons.

Les pierres lithographiques seront transportées par des attelages de rennes pendant l'hiver

et de zèbres pendant l'été.



BEAUX-ARTS
Raphaël Sanzio d'Urbino, peintre impressionniste de l'antiquité, nous a promis sa collaboration.

SPORT
Pas un jockey ne se démantibulera, pas une amazone ne se fera le plus petit bieu, sans que notre rédacteur sportif ne soit averti.

SCIENCES
Les rédacteurs chargés de cette rubrique sont tous chauves et porteurs de lunettes à branches d'or. Donc, on peut avoir confiance.

NAVIGATION
En ce moment, quatre rédacteurs et quatre dessinateurs apprennent à nager sous la haute direction du capitaine Boyton.

THÉÂTRES
Les souffleurs des principaux théâtres ont été soudoyés à prix d'or. Nous pourrions donc, à chaque première importante, pousser l'indiscrétion dans ses dernières limites, et révéler jusqu'au moindre battement du cœur de nos charmantes artistes.

BONNES MOEURS
Tous les 31 décembre au soir, dans les bureaux de *la Caricature*, couronnement de la rosière de l'année. Les candidates sont priées de se faire inscrire trois mois d'avance.



AVIS

Le comité d'administration a décidé qu'il n'y aurait pas de limite d'âge pour les aspirants abonnés, et que les citoyens non servés seraient admis comme les autres.



UN DERNIER MOT

Notre collaborateur judiciaire nous a promis de faire disparaître ces jours-ci, avec des raffinements inusités, une demi-douzaine de dames, à seule fin de nous fournir des documents à sensation pour l'inauguration de notre Salle des dépêches.

A bientôt l'ouverture!



MENUS FAITS DE 1879



REVUE MÉTÉOROLOGIQUE. — OBSERVATOIRE DE PARIS

Janvier

Février

Mars

Avril, etc., etc.



L'orang-outang du Jardin d'acclimatation étant tombé dans la mélancolie, l'Administration fait tous ses efforts pour le distraire.

Elle lui donne des billets pour les séances de la Chambre.

Elle lui fait faire son buste.

Elle le promène sur les boulevards sous un déguisement mystérieux pour éviter les attroupements.

Pour le déridier, des savants ne dédaignent pas de se mêler à ses jeux.

Puis, fatale imprudence, l'Administration lui cherche une compagne simple et fidèle aux Folies-Bergères.

Il disparaît enlevé par une riche Anglaise. L'Administration, pour éviter les responsabilités, fait courir le bruit de sa mort.



RÉVOLUTION SOCIALE. — Les hommes ayant pris la Bastille en 89, les femmes de 1879 prennent l'impériale de la Madeleine.



LA COMÉDIE-FRANÇAISE A LONDRES. — LES TRAVAUX DE S. B.

Entre deux représentations, S. B. sculpte la colonne Vendôme de Londres, que les Anglais appellent le monument.

S. B. perce un nouveau tunnel sous la Tamise.

S. B. brise le Wellington d'Hyde-Park et le remplace par sa statue équestre qu'elle offre à l'Angleterre.

S. B. visite la Tour de Londres. Devant le billot de Jane Gray, elle supplie les gardiens de la décapiter, et, sur le refus de ces fonctionnaires formalistes, elle exécute leur charge pour son exhibition.

S. B. donne quelques conseils pour terminer la guerre du Zululand. Elle offre à l'Amirauté un plan de monitor cuirassé et fait part de ses vœux sur la question d'Orient.

S. B., armée d'un téléphone à grande portée, fait une conférence sur Shakespeare du haut de la tour du Parlement.

S. B., avant de partir, exécute quelques petites peintures sur la coupole de Saint-Paul.

COQUELIN. — Ah!

L'APOTHECAIRE. — C'est un petit ruban, un petit ruban, bénin, bénin; il est bénin, bénin; là, prenez, prenez, monsieur; c'est pour la boutonnière, pour la boutonnière.

COQUELIN. — Allez-vous-en au diable!

M^{me} CHAMOUNEAU. — Et alors, maintenant on va décorer les comédiens?

CHAMOUNEAU. — Comme tout marche... quel progrès!...

NANA. — Et il va bien le progrès; après le télégraphe, il nous donne le téléphone. Très-commode, ce dernier instrument... Tenez, par exemple, vous aimez une femme mariée qui demeure en face de chez vous; rien de plus simple, vous établissez un téléphone, et vous échangez de tendres serments... avec le mari. On emploie maintenant le téléphone à une foule d'usages; on s'en sert même pour retenir ses billets de théâtre... c'est une innovation, rien n'est plus commode.

VII^e PHONOGRAPHE

Un guichet dans une salle de dépêches

UN MONSIEUR (*très-pressé*). — J'arrive du boulevard Haussmann... Je voudrais un fauteuil pour l'Opéra.

L'EMPLOYÉE (*en train de lire un roman de Xavier de Montépin. Entendant mal*). — Pour l'Ambigu, très-bien, monsieur...

Elle se trompe de téléphone et retient un fauteuil aux Fantaisies-Parisiennes.

LE MONSIEUR. — Mille remerciements, ma dame (*Il s'en va*).

CHAMOUNEAU. — En vérité, c'est merveilleux. Mais voilà une invention qui va faire du tort à l'administration des Postes. Bientôt personne n'écrira plus; et la suppression des lettres entraînera forcément celle des facteurs.

NANA. — Eh! bien, ils auraient volontiers cédé leur place au téléphone, il y a quelque temps. Si vous les aviez vus, ces pauvres facteurs, lorsqu'on a changé le nom des rues, ils vous auraient fait de la peine.

VIII^e PHONOGRAPHE

Un carrefour, un facteur, visage décharné, l'air abattu, tunique en lambeaux, plus de souliers aux pieds. Il est adossé à un mur.

LE FACTEUR (*d'une voix affaiblie*). — Neuf jours!... Voilà neuf jours que je cherche la rue Montalensers... Impossible!... Je suis exténué, et je n'ose plus rentrer à mon administration avant d'avoir distribué mes lettres; me voilà déshonoré... J'ai mis trois jours à placer ma première lettre, neuf jours à chercher l'adresse de celle-ci, et j'en ai encore cinq cent quarante comme ça dans ma boîte!... J'ai demandé à tout le monde la rue Montalensers... l'un m'a envoyé aux Batignolles, l'autre à Montrouge, puis à Belleville... enfin partout! J'ai parcouru tout Paris. Et il s'agit d'une lettre chargée... chargée!... hum! si encore elle pouvait partir!...

Passe un fiacre, cheval fourbu, cocher éreinté. Une tête apparaît, effarée, à la portière.

LE VOYAGEUR. — Arrêtez, cocher, arrêtez!.. Comment, dix-huit heures de voiture pour trouver ma rue... j'aurai mieux fait d'aller à pied... laissez-moi descendre.

LE COCHER. — Je n'arrêterai pas. Je me suis juré de vous conduire à domicile... Avec de la patience on arrive à tout... nous arrive-

rons, que diable! Tout chemin mène à votre rue.

LE VOYAGEUR. — Alors informez-vous à quelqu'un.

LE COCHER (*avec indignation*). — Jamais de la vie! Pour qui me prenez-vous?... Un vieux cocher comme moi demander son chemin!... J'aimerais mieux vous promener encore pendant quinze jours comme ça!...

M^{me} CHAMOUNEAU. — S'il avait fait beau il n'y aurait eu encore que demi-mal pour ces infortunés facteurs. Mais quel temps!

NANA. — 1879 aura été une année excessivement marécageuse. Des gens bien informés, prétendent avoir vu des grenouilles éclore sur le boulevard, — seulement les caissiers les mangeaient au fur et à mesure. On a pris une carpe à la hauteur du Théâtre des Nouveautés.

IX^e PHONOGRAPHE

Paris inondé. Une pluie abominable. Des balayeurs refoulent à grands coups de balai la boue sur les passants, qui sont dans l'eau à mi-jambes. De temps en temps, ils assomment un rameneur inoffensif avec le manche interminable de leur balai. Des gamins suivent l'omnibus à la nage; et des pêcheurs grimpés sur les kiosques pêchent à la ligne dans le ruisseau.

LES PASSANTS (*en chœur*). — Quelle pluie... c'est le déluge! En voilà un été!... atch! atch! houmm! (*Concert d'éternuements*).

UN JOUEUR DÉCAVÉ (*sortant d'un tripot*). — Quelle déveine! Trouver le moyen d'être à sec par ce temps-ci!...

UN MARCHAND (*joyeusement*). — Para... plies! para... plies!!

Deux messieurs se rencontrent et, navrés, échangent une poignée de main.

— Ah! mon ami, quelle liquidation, hein, là-haut!... les affaires ne vont plus. Il n'y a que les marchands de parapluies qui fassent fortune, et encore ils se plaignent de ne pas vendre d'ombrelles!

— Les marchands de parapluies et les décroisseurs, mon cher... Le commissionnaire du coin de ma rue est en train de faire fortune; je cours lui demander la main de sa fille (*ils s'éloignent*).

NANA. — Quel agrément pour ces pauvres Parisiens! Après la pluie, ils ont eu la neige, un autre genre de distraction.

X^e PHONOGRAPHE

Paris à quatre heures du soir au mois de décembre. Les rues disparaissent absolument sous la neige qui n'a cessé de tomber depuis le matin. On n'y voit pas à cinq pas devant soi.

Un monsieur sort du Palais-Bourbon. Il s'arrête stupéfait et cherche à s'orienter. Passe un fiacre avançant péniblement sur la neige avec un bruit de vieille ferraille.

LE MONSIEUR. — Hé! cocher!... (*le fiacre cesse de se mouvoir*). Conduisez-moi aux Batignolles.

LE COCHER (*d'une voix lamentable*). — Où suis-je?

LE MONSIEUR. — Devant le Palais-Bourbon.

LE COCHER (*avec résignation*). — Montez, bourgeois... Voilà cinq heures que j'erre dans

ces solitudes glacées et personne n'a pu m'indiquer mon chemin.

LE MONSIEUR (*après s'être installé dans la voiture*). — Vous allez traverser la place de la Concorde.

LE COCHER (*gémissant*). — Grâce!... j'ai une femme et des enfants...

LE MONSIEUR. — Marchez toujours!

Après deux heures d'évolutions mystérieuses, le monsieur impatient sort la tête par la portière.

LE COCHER (*avec joie*). — Il n'est pas gelé!

LE MONSIEUR. — Arrivons-nous?

LE COCHER. — Je n'en sais rien.

LE MONSIEUR. — Attendez... ah! fichtre! mais nous allons du côté opposé... si mes calculs sont exacts, nous devons être encore sur la place de la Concorde par le 53^e degré de latitude, à la hauteur de la quatrième statue... (*choc formidable*). Qu'est-ce qu'il y a?

LE COCHER. — C'est rien, je connais ça... nous avons accroché un bec de gaz.

LE MONSIEUR. — Prenez garde à l'obélisque!...

LE COCHER. — Bourgeois!...

LE MONSIEUR. — Que me voulez-vous?

LE COCHER. — Votre boule est-elle toujours chaude?

LE MONSIEUR. — Oui, mon ami.

LE COCHER. — Alors! faites-la moi donc passer.

CHAMOUNEAU. — Les Parisiens font des embarras avec leur neige. Eh bien! nous, à Médan, nous avons eu dix-sept degrés de froid!... c'est gentil pour un petit pays comme ça!

NANA. — Mon Dieu, M. Chamouneau, les Parisiens n'étaient pas fiers de leur neige. Du reste, ils ne se rebutent pas pour si peu; et, cet été, malgré la pluie, tout Paris s'est rendu au Jardin d'Acclimatation, pour voir le héros du jour, le favori le plus fêté de l'année... l'orang-outang.

M^{me} CHAMOUNEAU. — Quelle horreur!...

NANA. — Pendant un mois, les journaux n'ont parlé que de lui.

XI^e PHONOGRAPHE

Le Jardin d'Acclimatation. Onze heures du soir. Arrive un reporter de journal.

LE REPORTER (*entrant en coup de vent*). — Un gardien?... Il n'y a donc pas de gardien ici?

LE GARDIEN. — Me voici, monsieur, que désirez-vous?

LE REPORTER. — Avant le tirage de mon journal, je viens prendre des nouvelles de l'orang-outang.

LE GARDIEN. — Ça va tout doucement, monsieur, vous êtes bien honnête, je vous remercie.

LE REPORTER. — Il n'y a pas de quoi... Je voudrais le voir!

LE GARDIEN. — Impossible, il dort en ce moment.

LE REPORTER (*avec volubilité*). — Faites-lui passer ma carte. (*Il feuillette un carnet*). C'est très-pressé; je viens l'interroger sur certains détails de politique étrangère... Je veux dire... non, je me trompe; je confonds avec l'ambassadeur... Voyons, oui ou non, puis-je voir votre pensionnaire?

LE GARDIEN. — C'est impossible, il est trop tard.

LE REPORTER. — Ah! bigre, trop tard!... et moi qui dois aller ce soir chez l'ambassadeur. (*Regardant à sa montre*). Onze heures et demie!... je ne serai pas reçu. Comment faire!... il faut pourtant, avant tout, que mon journal soit informé. Dépêchons-nous, l'heure s'écoule et le tirage s'avance. (*Il s'assied et écrit rapidement sur son calepin.*) « Nous sommes arrivé un peu tard chez l'ambassadeur. Son gardien nous a dit que Son Excellence était couchée. Mais nous pénétrons partout, et après avoir décliné nos nom et qualités, nous sommes introduit.

« L'ambassadeur est un joli animal de quatre pieds et demi, ses yeux à fleur de tête sont intelligents, ses bras démesurément longs semblent indiquer une force extraordinaire. »

Moi. — Saute, coco, saute.

L'AMBASSADEUR. — heinn! heinn!

Moi. — Oui, mon bon coco, saute, saute; tu auras du sucre.

« Son Excellence m'a fait plusieurs grimaces; puis elle s'est mise à grimper à l'arbre et à redescendre la tête la première avec une agilité surprenante.

« Nous pouvons donc démentir les bruits fâcheux qui ont couru sur la santé de cet animal exotique.

NANA. — Et maintenant, mesdames et messieurs, comme les habitants de Médan me semblent peu au courant des nouveautés dramatiques, nous allons leur en donner un aperçu.

Voici d'abord une innovation qui fera moins courir Paris que l'orang-outang; c'est l'opéra populaire. — L'opéra mis à la portée du peuple! Zola se propose de faire pour ce théâtre quelques adaptations d'opéras connus. Il vient de terminer un libretto.

LA FAVORITE DU VIDANGEUR

Opéra naturaliste

Flingot dit Bellegueule, ouvrier vidangeur, s'est follement épris de la belle Léonore dite Mélie.

Il raconte lui-même au premier acte comment cet amour a pris naissance.

La scène représente un endroit naturaliste à quinze pieds au-dessous de l'asphalte. Flingot travaille au fond une lanterne à la main, il roucoule amoureusement :

Depuis qu'en lui payant l'absinthe
Ma main a rencontré sa main;
De ces lieux franchissant l'enceinte,
Mon cœur rêve un autre destin.

Flingot croit Mélie pure: il lui offre sa main et un mêlé-cass chez le mastroquet.

Alors survient le chœur des vidangeurs, qui s'écrient d'une voix tonnante en étendant le bras dans la direction de Flingot :

Qu'il reste seul... avec son déshonneur!

Car la belle Mélie est la favorite du patron des vidangeurs. Flingot le découvre, et, fou de douleur, il va s'éloigner avec ses tonneaux là où le devoir l'appelle, lorsque Mélie arrive. Alors Flingot, oubliant tout, chante dans l'oreille de sa bien-aimée, en lui montrant les chevaux prêts à partir :

Ah! viens dans une autre patrie,
Viens cacher ton bonheur.

Mélie résiste. « Vas-y sans moi, s'écrie-t-elle, belle d'indignation. » — « Jamais, répond Flingot. Tu vois ce tonneau, c'est la mort si tu veux. » — « Je le veux, soupire-t-elle. »

Et les deux enfants tombent asphyxiés dans les bras l'un de l'autre.

NANA. — Après cela, nous voilà bien embarrassés; nous aurions voulu vous montrer séparément les principales pièces de l'année; mais Zola ayant eu l'imprudence d'emporter le même phonographe dans tous les théâtres, il en est résulté quelque confusion.

XII^e PHONOGRAPHE

Le théâtre des Nouveautés. Le prestidigitateur Hermann.

HERMANN. — (*S'avançant vers le public avec une corbeille de pommes à la main.*) Voici des pommes, ce sont des pommes ordinaires que je n'ai nullement préparées; (*à un petit garçon*) goûtez-en une, mon jeune ami... Elle est bonne. n'est-ce pas?... tant mieux. Maintenant, Monsieur, voulez-vous me faire le plaisir de choisir une pomme et de la tenir quelques instants entre le pouce et l'index... parfait... (*allant un peu plus loin*) et vous, Monsieur, seriez-vous assez aimable pour en faire autant. (*Le Monsieur prend également une pomme, Hermann revient sur la scène et pose délicatement un citron au centre d'une petite table.*) Maintenant, Messieurs, on va vous faire passer des couteaux, et vous aurez l'obligeance de couper chacun la pomme que vous tenez.

Les deux messieurs partagent leur pomme, et de chacune sort un des Hanlon-les tout blanc et coiffé d'un interminable chapeau de groom

Sans paraître le moins du monde étourdis, les deux excellents mimes font quelques pirouettes invraisemblables, s'administrent une douzaine de gifles dont la plupart vont s'égarer sur la joue des spectateurs; puis, après une série de sauts périlleux au-dessus des cranes de l'orchestre, ils vont se percher sur le lustre.

HERMANN. — Ça ne peut pas durer comme ça. Ces mauvais garnements vont mettre le trouble dans le théâtre... attendez un peu... (*Il ouvre le citron: Agoust en sort déguisé en gendarme.*)

Sans perdre un instant, le bon gendarme se met à la poursuite des Hanlon; au moment où il croit les attraper, il se trouve avoir saisi au collet deux spectateurs inoffensifs qui se débattent en poussant des cris lamentables. Enfin, après une course échevelée, le gendarme et les deux mauvais sujets disparaissent par une trappe anglaise, au grand soulagement de la salle entière.

La course continue sur le boulevard.

Les Hanlon, traqués de près, entrent au gymnase comme un ouragan, au moment où Jane May explique à sa maman indignée comment les Américains comprennent la première nuit de noce.

Les endiablés sont déjà loin lorsqu'arrive le bon gendarme juste pour entendre Saint-Germain, qui a enfin compris convenablement ses devoirs conjugaux, dire « il est trop tard », pendant que la belle-mère au comble de la joie s'écrie : « dans mes bras, mon gendre. »

Toujours poursuivis, les Hanlon font un bond gigantesque pour franchir la queue des spectateurs qui vont voir la *Jolie Persane* à la Renaissance; et ils entrent à la Porte Saint-Martin pour dépister leur ennemi.

Mais sans se laisser éblouir par les jolis yeux de Cendrillon, les cascades d'Hurluberlu

et les merveilles de la mise en scène, trouvant le théâtre machiné à leur gré, ils s'enfoncent dans une série de trappes; et, en trois pirouettes, ils arrivent à l'Ambigu.

A cet instant, Gervaise était en train de montrer les... côtés faibles de la grande Virginie. Ils arrachent le battoir des mains de Gervaise, et quand le gendarme arrive, ils le mettent à la place de Virginie, et cognent à tour de bras. Le bon gendarme est indigné, il sent la rougeur lui monter au visage; il ne peut se remettre de cet affront; Coupeau lui offre un mêlé-cass sur le zing; pendant que les deux enragés se précipitent aux Folies-Dramatiques, bousculant, sur leur passage, un pauvre vieillard inoffensif. — Un brave homme, absolument décrépît du reste, réduit en cet état par une passion effrénée pour la musique de Planquette, l'infortuné n'a pas encore manqué une représentation des *Cloches de Corneville*.

Agoust guette ses deux ennemis à la sortie; mais, au moment où il va les saisir, les enragés lui passent entre les jambes, et prennent leur course jusqu'aux Fantaisies-parisiennes.

Ils s'installent dans un fauteuil de premier rang, grâce à une pirouette savante; et ils s'oublie un instant à contempler la jolie M^{lle} Humberta, et à regretter le *Droit du Seigneur*.

Le bon gendarme les aperçoit, s'élance, mais trop tard, les Hanlon ont disparu par le trou du souffleur, et filent à toutes jambes, vers le second Théâtre français.

Agoust ne se rebute pas et il arrive à temps pour voir Labiche faisant entrer les quarante immortels à l'Odéon.

Les deux pierrots sont déjà loin; le bon gendarme croit pouvoir les saisir sur la place du Châtelet; mais au même instant le passage est intercepté par la caravane de la *Vénus Noire*. Les deux Hanlon se glissent entre les jambes des animaux, roulent de la bosse du chameau à celle du dromadaire, grimpent le long du cou de la girafe, et se sauvent.

Poursuivant leur course folle, ils pénètrent à l'Opéra; et, au grand scandale des abonnés, viennent remplir de pirouettes fantastiques le charmant ballet de Gille, *Yedda*, le succès de l'année.

Cette fois, averti par la rumeur publique, Agoust va surprendre les deux pierrots et leur mettre la main au collet; mais les enragés ont éventé le gendarme, ils filent par l'avenue de l'Opéra, arrivent au Palais-Royal, tombent au milieu des spectateurs ahuris, sautent sur la scène, tapent sur le ventre du mari de la débutante et se sauvent juste au moment où apparaît le tricorne vengeur.

Enfin, après une course folle, Agoust les retrouve à la gare du Nord où tous les Hanlon avaient déjà pris une première pour Bruxelles.

NANA (*à Edison*). — Et maintenant, avancez, Lilie Filapatte.

Zola couronne la rosière. Bravos, cris enthousiastes de l'assistance. Musique des pompiers. Le chœur entonne la cantate de Zola :

Y as-tu bu? — Oui, j'y ai bu
Au tonneau de la vivandière.
Y as-tu bu? — Oui, j'y ai bu
Au tonneau de la mère Pichut.

JULES DEMOLLIENS.

Le Gerant : FLEURY.

Paris. — Imp. F. DERRONS et C^{ie}, 16, rue du Croissant.

